

Jean-Pierre Ferrère

Félide

Petite Rue Mère-de-Dieu

tome 1

Alice Lyner - Roman

I

Automne 1442

La grosse cloche que le Duc Jean avait offerte à la Cathédrale cinquante ans plus tôt sonna l'angélus.

- Sacrebleu, déjà ? se dit Félide.

Il n'était pas prudent de traîner seule dans les marais de Bourges, à l'heure où le crépuscule dessinait au lointain la silhouette du palais ducal et des tours de la Cathédrale.

Ce n'était pas tant les légendes terrifiantes sur des esprits maléfiques des marais qui inquiétaient la fillette. A douze ans bientôt, après avoir grandi dans le quartier des ribauds et connu la misère dans les rues du faubourg Saint-Bonnet, elle avait passé l'âge de croire à ces fadaïses tout juste bonnes à faire déguerpier les enfants et jacter les commères.

La grande plaine marécageuse qui s'étendait de part et d'autre de la rivière Voiselle, Félide en connaissait les moindres recoins.

Au nord, sur une vaste parcelle asséchée, s'étaient établi au fil des ans, des siècles sans doute, un désordre de cabanes en bois de bardage : les bourdiaux, où les catins exerçaient le plus vieux métier du monde ; un monde à part avec ses lois et ses coutumes, et aussi sa justice propre.

C'était là que venait s'épancher la gent des ribauds, petits commerçants qui tentaient de rester discrets, nobliaux ruinés, apprentis de tous genres, paysans qui avaient vendu leurs bêtes au foirail, et aussi, et plus souvent qu'on croyait, clercs et vicaires qui logeaient près du pont Saint-Privé.

C'était là qu'avait vécu Félide durant deux ou trois ans, avant la mort de sa mère. Des filles des bourdiaux elle ne gardait pas un mauvais souvenir ; c'était souvent de robustes gaillardes au langage fleuri et au verbe haut ; elles buvaient beaucoup aussi, pour noyer dans le vin l'âpreté de leurs destins, le souvenir de leurs rêves roses, le soleil de plomb et l'humidité glaciale des marais. Félide allait parfois leur rendre visite et elle était sûre d'y recevoir une rasade de piquette, parfois même un beignet.

Le vrai péril, c'était de croiser des écorcheurs, soldats en rupture de combats qui écumaient la campagne et les alentours de la ville, et dont la férocité n'était pas imaginaire. Certes ils s'étaient faits plus rares depuis que Monseigneur le Dauphin Louis les avait enrôlés dans ses troupes pour guerroyer au loin, mais il en restait encore !

Au midi de la Voiselle, une grande étendue de vaine pâture tondue à ras par les moutons, mais où foisonnaient les cardères ; ces chardons aux épines acérées servaient aux tisserands à donner aux toiles une douceur suave à la peau des riches. Félide en avait fait une bonne provende. Elle comptait bien en vendre pour au moins un demi sol. Elle rassembla au mieux son gros fagot de cardes dont les épines transperçaient le vieux carré de cuir avec lequel elle se couvrait les épaules.

Il lui fallait d'abord franchir la Voiselle et pour ce faire, emprunter un entrelacs de troncs d'arbres affalés par les tempêtes et de branchages séchés, qui permettait de traverser à pied sec, à la condition d'être agile et pas trop corpulente.

Et corpulente, Félide ne l'était pas du tout. D'une minceur affirmée, pour ne pas dire d'une maigreur... C'était là sa grande

honte ; enfant, sa légèreté lui permettait bien des exploits : passer là où les autres ne passaient pas, se cacher dans le plus petit des réduits, sauter plus haut... Mais à présent, alors que la douzaine d'années apportait en cadeau à toutes les filles les rondeurs et les appâts qui attiraient les regards des hommes et les moqueries des garçons, Félide n'avait encore vu comme changement que l'apparition d'une toison aussi poil de carotte qu'étaient ses cheveux. Point de rondeurs devant à promener fièrement dans la rue, comme les vraies fumelles ! Point de rondeur derrière non plus pour faire si joliment balancer la robe, voire même retourner les hommes dans la rue. Déjà que la nature l'avait dotée d'une chevelure rousse superbe, mais qui n'attirait que les moqueries ! La peau très claire, ce qui passait pour élégant, mais hélas, parsemée de taches de rousseur, même jusque dans le tuyau des oreilles !

Du vivant de sa mère, on l'avait même présentée au curé du village voisin, dans la crainte qu'un tel foisonnement ne fût un risque de possession ; le curé, qui se targuait volontiers de savoir médical, avait dit qu'il ne s'agissait que d'éphélides, le nom savant des taches de rousseur. La petite fille et sa mère comptaient sur ce savant verdict pour faire taire les quolibets, mais il n'avait rien fait taire du tout, et la meute des enfants s'était emparée du mot présumé protecteur pour en faire un sobriquet. À l'usage, éphélide était devenu Félide, ce qui, à tout prendre, était bien aussi mélodieux que Raouline, ce ridicule prénom dont on l'avait dotée à son baptême.

En attendant, sa légèreté était bien utile pour passer le gué à pied sec. Chargée de son faix de cardères elle entreprit avec précaution cette traversée funambule.

Elle arriva enfin saine et sauve à l'autre rive, jeta son fagot de chardons dans la prairie, et sauta sur la berge avec la légèreté d'une libellule.

La nuit était tombée. Il ne lui restait plus qu'à reprendre le sentier et passer discrètement la cour du moulin de la Voiselle. Entre les grenouilles et la chute d'eau du bief, il ne devait pas être difficile de ne point éveiller les chiens. D'ailleurs, elle savait, pour les égarer, un stratagème que lui avaient appris les ribaudes : un chien est plus attentif à ce qu'il sent qu'à ce qu'il entend ; il suffisait donc d'uriner et si par malheur, les chiens venaient à s'alerter, ils partaient tout dré vers cet effluve, vous laissant le temps de déguerpir jusqu'à la rue des bouchers. Félide se mit en quête d'un buisson à bonne distance du moulin, et assez avancé dans la grande prairie. À vrai dire, elle se retenait depuis longtemps par stratégie, et le besoin devenait pressant. Elle trouva le buisson idéal, posa ses cardères à côté, ménageant entre les deux un espace pour surveiller, au loin, le moulin.

Elle se troussa donc, s'accroupit, et urina. « Ça fait-y du bien ! »

Mais voilà que pendant ce bucolique soulagement, le chant des grenouilles baissa subitement d'un ton, laissant percevoir le pas de plusieurs chevaux.

« Sacrebleu! Ils sont tout près. Trop tard pour fuir ! », pensa-t-elle. La seule solution était de rester là, accroupie, cachée par son rempart végétal, et surveiller par sa meurtrière. Les chevaux venaient droit vers elle. Un pas léger et alerte de cheval de sang. Des écorcheurs à n'en pas douter. Glacée d'effroi, n'osant respirer, elle vit enfin les pieds des chevaux passer devant elle. Elle allait pousser un soupir de soulagement, quand un des cavaliers cria « halte » et tous se regroupèrent devant sa cachette.

Félide était au supplice ; à coup sûr, sa dernière heure avait sonné, et il lui fallait se préparer à mourir, non sans avoir connu auparavant les pires tourments. Elle était condamnée à devenir un jouet dans les mains de ces hommes, avant de trépasser. Et qui se soucierait d'une orpheline de son quartier, hormis les gueux, les fols, les miséreux ? Elle n'avait, pour se défendre,

que son fagot de cardères, arme dérisoire qui ne ferait sans doute qu'aviver la haine de ces bandits.

Les hommes avaient mis pied à terre. La lune, presque pleine, jetait sur la prairie son éclat argenté, par malheur pour Félide. Au loin, les chiens du moulin se mirent à aboyer.

- Il ne devrait pas tarder. Enguerrand, va au moulin faire taire ces chiens, et toi, garde les chevaux, tandis que nous allons faire le guet .

L'homme qui semblait être le chef avait un parler plutôt aimable, qui ne sentait pas son homme d'arme. Il semblait aussi habillé avec élégance d'une longue cape et d'une coiffé à la mode.

- Belle nuit !

- Il a dû faire bon voyage ! affirma un autre.

Non ! Ce n'était assurément pas des écorcheurs, se dit Félide, plutôt des trafiquants.

L'homme qui gardait les chevaux s'approcha du buisson d'un pas décidé, tenant en main les quatre bêtes qui suivaient docilement. Félide se rassembla pour se préparer à fuir, mais elle se rassura vite : parvenu à deux pas des cardères, il se campa devant le fagot, écarta sa braguette, et entreprit simplement de pisser.

Les chevaux, admirablement dressés à l'évidence, restèrent immobiles et paisibles, ne cherchant même pas à brouter. L'un d'eux avait ses pieds de devant à trois pas de Félide. Elle reconnut un sabot fin, ferré à la perfection. Le cheval d'un riche, à coup sûr. Pour avoir tant regardé Clovis, le maréchal-ferrant, elle avait appris à faire la différence entre un cheval de gueux et un cheval de roi, entre une ferrure à chaud et une ferrure à froid. La robe de cet alezan brillait à la clarté de la lune. Sa queue se balançait calmement, en un panache bien peigné et bien taillé. Aucun doute, il s'agissait là de gens importants, mais en conséquence, elle risquait de surprendre des secrets pouvant l'amener à croupir

des années dans une geôle ou un cul-de-basse-fosse pour être réduite au silence.

Félide aurait voulu disparaître dans un trou de souris.

Soulagé, l'homme s'éloigna, suivi des quatre chevaux et se tourna vers le moulin. Au loin, on entendit la meunière invectiver ses bêtes : « Paix, les chiens, paix ! ». Ces derniers finirent par se taire, et le silence se rétablit. Près de la Voiselle, le cri d'une chouette sonna la fin de l'alerte. Félide avait sursauté. Bien heureusement, les chevaux aussi. Les grenouilles reprirent leur concert, une, puis deux, puis un vacarme continu. La fillette commençait à trouver sa position à croupeton bien inconfortable, mais pas question de bouger un cil !

Bientôt, le dénommé Enguerrand revint vers son comparse et prit en main deux des quatre chevaux.

« Pas de risque qu'elle parle ! » affirma-t-il.

Que voulait-il dire ? Il ne l'avait pas tuée, puisqu'on l'avait entendue admonester ses chiens. Guylaine la meunière était un fort caractère, menant le moulin et le meunier d'une main de fer. Félide comprit que pour la faire taire, même le fil de l'épée n'aurait pas suffi. Seul y serait parvenu l'usage de son point faible : l'argent. Ces beaux seigneurs avaient dû acheter son silence à prix d'or.

Mais que se tramait-il donc ?

Félide aurait souhaité être à cent lieues de là, ne rien voir, ne rien entendre, ne rien savoir.

Hélas, la curiosité n'était pas le moindre de ses défauts ! C'était même chez elle plus qu'un trait de caractère : un vice ou même un art de vivre ! Et quoi ? Quand on se retrouve seule dans la rue à huit ans, qu'on n'a plus ni père, ni mère, pas un denier en poche, et aucun savoir, il avait bien fallu être curieuse et avoir du jugement pour survivre. Quand les jours passent à éviter les gens du prévôt et à trouver à manger ou à gagner un denier, il faut bien être attentive à tout. Ce plaidoyer, c'était celui

que Félide servait à ceux qui se gaussaient de sa curiosité. Mais elle-même n'y croyait pas ; elle savait très bien que c'était, chez elle, un trait du malin : quoi qu'il se passât, il lui fallait savoir et comprendre. Le contraire aurait été pis que la mort.

Par conséquent, elle était incapable de fermer ses yeux et ses oreilles à ce que ces seigneurs manigançaient sur la grande prairie, à la nuit tombée, dans ce lieu presque désert, dit « les petits prés ».

Le temps passait. Félide parvint, profitant d'un instant où tous regardaient vers le moulin, à s'asseoir pour de bon ; confortablement installée, elle était toute ouïe, mais les seigneurs parlaient à voix basse et elle ne comprenait pas leurs propos. Ces derniers paraissaient gais, cependant, et parsemés de rires discrets.

Subitement, un cheval chauvit : la tête relevée, les oreilles droites et pointées vers le nord, là où s'étirait la route du Château-Gourdon qui prolongeait, passée la porte Saint-Privé, la rue Saint-Bonnet. Les trois autres chevaux l'imitèrent bientôt et le premier poussa un hennissement sonore.

« Ils ne vont pas tarder » dit l'un des hommes. Les chevaux ont, en effet, cette vertu de percevoir l'arrivée de leurs congénères longtemps avant que l'homme n'en soit capable.

Le silence retomba. Hommes et chevaux étaient sur le qui-vive. La fraîcheur du serein retombait sur la prairie et Félide avait froid. Mais pas question de grelotter ! Chaque minute lui semblait une éternité. Engourdie par le froid et l'humidité, elle faillit pousser un cri lorsque le plus grand des hommes clama, d'une voix forte : « Les voici ».

De fait, on vit bientôt quelques lueurs sur la route.

« J'espère qu'ils ont le sauf-conduit par devers eux » dit le plus svelte des seigneurs. « S'ils venaient à déranger la garde, ce serait moins simple ».

Une troupe d'une dizaine de cavaliers escortait un char tiré par deux puissants chevaux. Bientôt, ils firent halte. L'un des cavaliers sembla laisser son cheval au passager, un homme de haute stature et qui boitait un peu. Se séparant du reste de la troupe l'homme tourna bride et se dirigea vers eux, laissant les autres cavaliers et le char poursuivre leur route vers la porte Saint-Privé.

Sortant de sa panse une mèche d'amadou, l'un des seigneurs alluma une petite lanterne qu'il balança au-dessus de sa tête. Le cavalier pressa le pas dans leur direction, tandis que les quatre hommes partaient à sa rencontre, suivis des quatre beaux chevaux.

Félide aurait pu s'enfuir. Elle était maintenant à plus de vingt pas du groupe. Mais la curiosité était trop forte. Avec le temps, sa crainte avait faibli. Elle devait savoir.

Le nouveau venu arrêta son cheval au milieu des seigneurs et mit lourdement pied à terre.

- Jarnibleu, s'écria le seigneur à la belle cape, quel bonheur de te revoir, François ! Mais comme tu as été long ! Nous t'attendons depuis l'angélus.

Le nouvel arrivant les prit tous un par un dans ses bras. À grands renforts de claques dans le dos, ils l'étreignirent chacun leur tour. L'homme semblait sangloter. Il soupira enfin et d'une voix grave, mais étonnante de douceur, il parla.

- Mes amis, quelle émotion ! Après tant d'années ! Il est vrai que nous avons été retardés par un essieu rompu, par chance à deux pas du charron des Aix. Je vous vois à grand peine, mais vous semblez vous porter comme des charmes, Jean et les deux Guillaume.

- Pas si haut, François, s'exclama Belle-Cape, la prairie est sonore !

La suite des propos se perdit dans le concert des grenouilles. Bien vite, ils se remirent en selle et se dirigèrent d'un pas

tranquille vers le faubourg ; traversant la cour du moulin, ils prirent à main gauche la rue des bouchers pour y mettre de nouveau pied à terre.

Félide s'était relevée et n'en perdait pas une miette. Sans oublier son faix de cardère, elle avait suivi les cinq chevaux à vingt pas, pour traverser la cour du moulin peu après eux, sûre que les chiens seraient enfermés, tant que les cavaliers ne seraient pas passés.

Elle avançait maintenant sur la rue des bouchers ; une fatigue immense l'envahit.

- Sacrebleu, la terreur m'a rompue comme si j'étais allée cent lieues ! se dit-elle. Bien vite, elle remonta la rue Mère-de-Dieu, passa discrètement devant la taverne « À l'Estrier d'argent », de Dame Mathilde et remonta vers une petite rue de traverse qui partait à main droite - la Petite-Rue-Mère-de-Dieu, par conséquent - où elle avait son hostellerie, comme elle aimait à dire. C'était en fait, une alcôve aménagée dans l'écurie de la mule de dame Mathilde. Mathilde avait autorisé Félide à dormir là, en échange des soins donnés à l'animal. « Bénie soit la Dame Mathilde » pensait souvent Félide. L'écurie, conçue à l'origine pour deux chevaux, était assez spacieuse pour comporter deux stalles et la réserve de foin et de paille. Félide s'était installée une litière dans la stalle inoccupée. Elle pouvait ainsi dormir en sécurité, l'écurie fermant par un fort verrou ; en sécurité et au chaud l'hiver grâce à l'animal. Consciente du privilège que ce logis représentait, Félide avait à cœur de tenir le gîte propre et aéré, la mule en santé et son matériel en état. Tous les jours, elle faisait paître l'animal dans un petit pré jouxtant le jardin de l'Abbaye Saint-Laurent, l'hiver : le jour, pour qu'elle dorme au chaud ; l'été : de nuit, pour qu'elle n'eût pas à subir les attaques des mouches et autres bêtes du diable, qui foisonnaient près des marais.